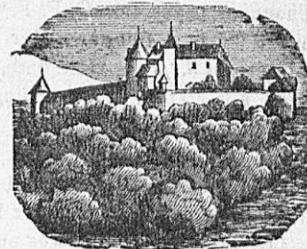




LA GRUYÈRE



ABONNEMENTS

Suisse . . . 1 an, Fr. 4.50
» . . . 6 mois, » 2.50
Etranger . 1 an, » 9.—
» . . . 6 mois, » 5.—
payable d'avance.

Prix du numéro : 5 cent.

On s'abonne dans les bureaux de poste.

JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE

Paraissant le mercredi et le samedi.

Supplément bimensuel gratuit : "L'ÉCHO LITTÉRAIRE."

Imprimerie et Administration : Rue du Tir 131, Bulle.

HORAIRE D'HIVER : BULLE, dép. 6⁰⁷ 10⁰⁰ 2³⁸ 5⁰⁵ 8⁴⁷ — BULLE, arr. 8⁵⁵ 12²⁵ 4²⁵ 8²⁵ 10³²

ANNONCES

District de la Gruyère : une seule insertion, 15 c.; annonces répétées, 10 c. Canton et Suisse, 15 c. Etranger, 20 c. la ligne ou son espace. RÉCLAMES : Suisse, 30 cent. Etranger, 40 c. la ligne. S'adr. à l'Agence de publicité Haasenstein et Vogler, Grand'rue 29, à Bulle ou à l'Impr. de La Gruyère

BULLE, le 31 décembre 1906.

Bonjour de bon an!

A tous ses fidèles abonnés et lecteurs, « La Gruyère » vient répéter aujourd'hui l'ancienne formule de salutation simple et cordiale : *Bonjour de bon an!*

Bonjour de bon an, d'abord à vous les soutiens de la première heure, ceux qui depuis plus de vingt-cinq ans n'ont cessé d'accorder leur confiance et leur appui au modeste journal, ceux qui jamais ne l'ont abandonné dans les moments difficiles et dans les heures de lutte. C'est grâce à eux en bonne partie que *La Gruyère* a triomphé de nombreuses difficultés, qu'elle a eu le courage de rester sur la brèche et de combattre sans défaillir pour les idées généreuses de progrès et de libéralisme. C'est grâce à leur fidélité et à leur zèle qu'elle a pu se répandre toujours davantage et cette année surtout, augmenter d'une façon inespérée le nombre de ses abonnés.

A ces derniers, aux nouveaux venus de la grande famille de nos lecteurs, nous disons pour la première fois : Bonjour de bon an! Nous le leur disons du fond du cœur en souhaitant de pouvoir le leur répéter longtemps encore. Car l'expérience nous a démontré qu'un nouvel abonné, sauf des circonstances particulières, consent rarement, par la suite à quitter *Gruyère*, parce qu'il a appris à la connaître autrement que certains la lui avaient dépeinte.

L'année dernière, à la même date, nous disions : « ... *La Gruyère* continuera à lutter énergiquement contre les fléaux de toute sorte, qui s'op-

FEUILLETON DE LA GRUYÈRE 42

LE Crime d'Orcival

PAR ÉMILE GABORIAU

— Monsieur, dit-il, pendant que vous interrogiez ce coquin qui nous sera bien utile, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai regardé un peu partout, sous les meubles, et j'ai trouvé ce chiffon de papier.

— Voyons.

— C'est l'enveloppe de la lettre de Mlle Laurence. Savez-vous où demeure la tante chez laquelle elle était allée passer quelques jours?

— A Fontainebleau, je crois.

— Eh bien, cette enveloppe porte le timbre de Paris, bureau de la rue Saint-Lazare; je sais que ce timbre ne prouve rien...

— C'est toujours un indice.

— Ce n'est pas tout; je me suis permis de lire la lettre de Mlle Laurence, restée sur la table.

Involontairement le père Plantat fronça le sourcil.

« posent au progrès de la société : alcoolisme, lectures malsaines, ignorance, préjugés, etc. Le champ est vaste et dure est la besogne que nous nous efforcerons d'accomplir sans pédanterie et sans avoir la prétention d'être seuls détenteurs de la pure vérité. »

Nous avons fait notre possible pour tenir parole et ce n'est pas sans une profonde satisfaction que nous avons obtenu de divers côtés les marques d'approbation et les encouragements.

Mais qui n'avance pas recule, et en présence des dernières et nombreuses adhésions, nous avons résolu de faire de nouveaux sacrifices. C'est ainsi que plusieurs améliorations seront introduites dans la rédaction et dans le service de renseignements. De plus, un projet est à l'étude dans le but de paraître trois, éventuellement quatre fois par semaine, projet qui devra être exécuté dans le courant de l'année.

Tout cela, répétons-le, c'est à vous, chers lecteurs que *La Gruyère* le doit, aussi aura-t-elle à cœur d'être toujours plus instructive et plus intéressante.

Il serait superflu de causer de notre programme politique si certains de nos adversaires ne cherchaient constamment à induire en erreur le public et à jouer sur les mots.

Notre tâche est et restera toujours celle de faire triompher dans notre cher canton les idées libérales et démocratiques, de développer chez le citoyen l'esprit d'initiative et l'instruction, afin qu'au point de vue économique aussi bien qu'au point de vue des droits populaires nous ne soyons plus en retard sur le reste de la Suisse comme c'est malheureusement le cas.

Nous avons avec nous la jeunesse impulsive et généreuse; nous avons le sentiment de la justice

— Oui, reprit M. Lecoq, ce n'est peut-être pas fort délicat, mais qui veut la fin veut les moyens! Eh bien! monsieur, vous l'avez lue, cette lettre, l'avez-vous méditée, avez-vous étudié l'écriture, pesé les mots, retenu la contenance des phrases.

— Ah! s'écria le juge de paix, je ne me trompais donc pas, vous avez eu la même idée que moi!

Et dans l'élan de son espérance, prenant les mains de l'homme de la police, il les pressa entre les siennes comme celles d'un vieil ami.

Ils allaient poursuivre, mais on entendait des pas dans l'escalier. Le docteur Gendron parut sur le seuil.

— Courtis va mieux, dit-il, déjà il dort à moitié, il s'en tirera.

— Nous n'avons donc plus rien à faire ici, reprit le juge de paix, partons, M. Lecoq doit être à demi mort de faim.

Il adressa quelques recommandations aux domestiques restés dans le vestibule, et rapidement entraîna ses deux convives.

L'agent de la sûreté avait glissé dans sa poche la lettre de la pauvre Laurence et l'enveloppe de cette lettre.

X

Étroite et petite est la maison du juge de paix d'Orcival; c'est la maison du sage.

Trois grandes pièces au rez-de-chaussée, quatre cham-

et la volonté de progresser. C'est pourquoi notre cause est tôt ou tard destinée à triompher.

Un dernier point de notre programme est celui de respecter les personnalités privées, de respecter toujours les convictions religieuses, et nos lecteurs nous sauront gré de ne les point transgresser.

Et maintenant, chers lecteurs, travaillons en commun sans haine et sans faiblesse. Que ce premier numéro de 1907 vous apporte nos souhaits les plus sincères et puisse *La Gruyère* continuer longtemps à vous instruire, à vous récréer et à vous parler de paix et de prospérité.

CONFÉDÉRATION SUISSE

Direction de la Banque nationale. — L'Agence télégraphique suisse est en mesure d'annoncer que M. Comtesse, conseiller fédéral, a répondu par un refus définitif aux demandes pressantes qui lui ont été faites d'accepter le poste de directeur général de la Banque nationale.

Cette nouvelle nous est confirmée d'autre part. Nous l'enregistrons avec grand plaisir. Le départ de M. Comtesse, qu'on commençait à redouter sérieusement, eût été pour le Conseil fédéral une perte difficilement réparable.

M. Comtesse a pris la décision de rester après avoir conféré avec quelques-uns de ses collègues. Il est probable qu'avant de prendre sa détermination, il aura voulu avoir de ses collègues l'assurance que le Conseil fédéral le suivrait dans la voie de prudence en matière financière qu'il préconisait dans de récents débats aux Chambres fédérales.

Tribunal fédéral. — Le Tribunal fédéral a condamné la Compagnie du chemin de fer du lac de

bres au premier étage, un grenier et des mansardes de domestiques sous les combles composent tout le logis.

Partout se trahit l'insouciance de l'homme qui, retiré de la mêlée du monde, replié sur lui-même depuis des années, a cessé d'attacher la moindre importance aux objets qui l'entourent. Le mobilier, fort beau jadis, s'est insensiblement dégradé, s'est usé et n'a pas été renouvelé. Les montures des gros meubles se sont décollées, les pendules ont cessé de marquer l'heure, l'étoffe des fauteuils laisse voir le crin en maint endroit, le soleil a « mangé » par places la couleur des rideaux.

Seule, la bibliothèque dit les soins journaliers dont elle est l'objet. Sur de larges tablettes de chêne sculpté, les volumes étalent leurs reliures de chagrin et leurs gaufrures d'or. Une planchette mobile, près de la cheminée, supporte les livres préférés du père Plantat, les amis discrets de sa solitude.

La serre une serre immense, princière, merveilleusement agencée, munie de tous les perfectionnements imaginés dans ces derniers temps, est le seul luxe du juge de paix.

Là dans des caisses pleines de terreau passé au tamis, il sème au printemps ses pétunias. Là naissent et prospèrent les plantes exotiques dont Laurence aimait à garnir ses jardinières. Là fleurissent les cent trente-sept variétés de la bruyère.

Deux serviteurs, Mme veuve Petit, cuisinière gouver-

Thoune à payer aux C. F. F. une redevance annuelle de fr. 4,400 dès le 1er janvier 1902, avec intérêts au 5 % dès cette date, pour le raccordement, à la station de Scherzlingen, de son réseau à celui des C. F. F.

Les C. F. F., réclamaient fr. 7,300 à la Compagnie du chemin de fer du lac de Thoune et celle-ci fr. 10,000 aux Chemins de fer fédéraux.

Les frais seront supportés par les deux parties.

Argovie. — *Une centenaire.* — Une habitante du village de Mellingen, Mme Widmer, a célébré, le 20 décembre, le centième anniversaire de sa naissance.

Valais. — Il est tombé plus de 80 centimètres de neige entre St-Maurice et Brigue. Jeudi, le train Milan-Lausanne, n° 1134, est resté en panne à Martigny. Il a dû être abandonné par les voyageurs et la poste, qui ont pris l'express Milan-Paris qui suivait à deux heures de distance, avec une machine plus grande et plus puissante.

ÉTRANGER

Italie. — *Horrible drame.* — Un drame effroyable s'est déroulé à Tarente (Midi de l'Italie). Un employé de chemin de fer qui avait, dans un collège de cette ville, trois de ses filles, était allé les voir.

Les jeunes filles étaient depuis quelques moments à causer dans le parloir avec leur père, lorsque celui-ci, ayant tiré un couteau de sa poche, se lança tout à coup sur sa fille aînée et lui plongea vingt fois l'arme dans le corps. Aux cris des sœurs, des personnes accoururent qui réussirent à désarmer le meurtrier. La victime est mourante à l'hôpital. Le père démenté se refuse à toute explication.

Russie. — *Un assassinat par jour.* — Vendredi, deux individus ont tué dans une rue le gouverneur de la province de Omsk, général Litvinoff, en plein jour, de six coups de revolver. Ils ont ensuite pris la fuite.

Amérique. — *Six Italiens coupés en morceaux.* — A la Nouvelle-Orléans, six Italiens ont été surpris pendant leur sommeil, coupés en morceaux, arrosés de pétrole et brûlés.

On a réussi à éteindre le feu qui avait fait découvrir l'horrible attentat.

Quoiqu'on n'ait entendu aucun appel au secours, il est manifeste que le crime a été commis à l'instigation de la Mafia.

Une excitation extraordinaire règne à la Nouvelle-Orléans.

CANTON DE FRIBOURG

Correspondance de Fribourg.

Fribourg, le 28 décembre 1906.

Ce matin, le Grand Conseil du canton de Fribourg a été conduit et reconduit par la gendar-

nante, et un jardinier de génie nommé Louis, penlent cet intérieur.

S'ils ne l'égalent pas davantage, s'ils ne l'empiètent pas de bruit, c'est que le père Plantat qui ne parle guère déteste entendre parler. Chez lui, le silence est de rigueur.

Ah ! ce fut dur pour Mme Petit, surtout dans les commencements. Elle était bavarde, bavarde à ce point, que lorsqu'elle trouvait personne à qui causer, de désespoir elle allait en confession; se confesser c'est encore parler.

Vingt fois, elle faillit quitter la place; vingt fois, la pensée d'un bénéfice assuré, et aux trois quarts honnête et licite, la retint.

Puis, les jours succédant aux jours, à la longue elle s'est habituée à dompter les révoltes de sa langue, elle s'est habituée à ce silence claustral.

Mais le diable n'y perd rien. Elle se venge au dehors des privations de l'intérieur, et rattrape, chez les voisins, le temps perdu à la maison. Ce n'est même pas sans raison qu'elle passe pour une des plus mauvaises langues d'Orcival. Elle ferait battre, dit-on, des montagnes.

On comprend donc aisément le courroux de Mme Petit, ce jour fatal de l'assassinat du comte et de la comtesse de Trémourel. (A suivre.)

merie de la collégiale de St-Nicolas à l'Hôtel de Ville où M. Python, d'une main, tient la houlette et, de l'autre, distribue ses faveurs.

M. le député Lutz a été nommé vice-président de l'assemblée, nouvelle qui portera la consolation et l'oubli dans tous les cœurs bien nés des libéraux reconnaissants.

Donc, les députés du Lac n'ont pas jugé opportun de se soumettre à l'énorme majorité libérale qui voulait la démission en bloc; c'est leur affaire et la solidarité qui semble être une si belle chose lorsqu'il s'agit de lutter dans les districts, apparaît maintenant comme une vertu trop facultative.

Ces Messieurs du Lac publient une explication dans le *Journal de Fribourg* et que la *Liberté*, sortant enfin de la frousse que lui inspirait la démission en bloc, reproduit avec un sourire de jubilation.

Il est dit, dans cette déclaration, qu'on devait se soumettre à ses électeurs du district du Lac. Bon. Pourquoi alors convoquer l'assemblée des délégués des districts et leur demander leur avis? C'était une pure comédie de déranger ainsi beaucoup de monde inutilement.

2° On voulait éviter la retraite du représentant de la minorité au Conseil d'Etat.

Cette retraite a été demandée par tout le parti à peu près et nous connaissons trop l'honorable M. Weissenbach pour douter un instant qu'il ne donne sa démission.

3° On parle des expériences malheureuses faites autrefois par l'abstention. Cette question a été assez agitée, nous semble-t-il, et c'est en connaissance de cause que l'immense majorité de l'assemblée des délégués a passé outre et recommandé la démission en bloc.

4° Enfin, on invoque les sentiments du devoir et du patriotisme. Le devoir consiste-t-il à se soumettre à tout un parti ou à un groupe d'électeurs? La réponse a été donnée dernièrement par M. Charles Egger, l'honorable député bien-publicard.

Quant au patriotisme, emmitouflé dans une redingote officielle, coiffé d'un haut de forme et couvert des applaudissements et des encouragements de tous les journaux conservateurs, à commencer par la jubilaire *Liberté* jusqu'au *Journal de Genève* qu'inspire un colonel qui développe son aile par trop à droite, ce patriotisme, nous l'avons humblement, ne nous émeut qu'à moitié.

Dans les districts et les campagnes, beaucoup de nos amis sont rayés, d'autres découragés et d'autres attendent un beau geste.

Attendons-le...

Anne, ma cœur anne, as volé tu rien venir ?

Le tressage de la paille. — On a lu dernièrement les doléances d'une paysanne singinoise sur la condition des tresseuses dans nos campagnes. La question est très intéressante pour beaucoup de gens, et il faut de moins en moins espérer sur le retour du bon temps où l'industrie de la paille, chez nous, nourrissait son homme.

Le *Confédéré* reçoit à ce sujet l'opinion d'un Fribourgeois établi à Paris, qui lui écrit ce qui suit :

« L'expansion de la civilisation moderne a répandu cette industrie un peu partout dans les colonies où la main-d'œuvre ne se compte pas et où les matières premières poussent naturellement sans labours, sans semailles ni soins d'aucune sorte.

La Cochinchine française, le Tonkin, et depuis peu d'années la grande île de Madagascar envoient sur le marché français des quantités considérables de pailles tressées.

Le Japon, Java, les Antilles importent en France, en Allemagne, en Angleterre des pailles exotiques qui remplacent au point de vue du prix les plus belles tresses de paille que la Suisse puisse fournir.

En outre le Panama fait fureur maintenant, qu'il vienne de Nancy ou d'Epinal, de Guajaquil, de Colombie, ou du Japon. On en vend des quantités considérables; il est même très bien porté à Fribourg.

Il y a 10 à 15 ans on vendait encore à Paris couramment un chapeau de paille de Suisse de 6 à 10 et 12 francs: maintenant tous les bazars affichent des chapeaux en paille, à 75 centimes.

Les quelques fabriques qui existent encore en Suisse conservent malgré tout leur réputation de

bonne et belle fabrication, mais alors qu'elles tiraient toutes leurs matières premières du canton de Fribourg principalement, la concurrence étrangère les a forcés à se mettre au diapason du jour et à faire de l'exotique.

Le remède à cette situation :

Paris pourrait devenir le centre de placement de la paille tressée, on la recherche encore pour chapeaux de dames principalement, pour hommes on en emploie également.

Dans la partie allemande du canton de Fribourg il s'est fondé des Syndicats d'agriculture puissants pour l'achat en gros des engrais, des semences, même de vin et d'épicerie.

Pourquoi ces syndicats ne s'occupent-ils pas aussi du placement de tous les produits de leur contrée, y compris les tresses de paille.

Il y a là un puissant élément à étudier qui ramènerait un peu de bien-être dans beaucoup de villages.

Il s'agit de se mettre à l'œuvre. »

Une déclaration. — On nous prie de reproduire la déclaration ci-après de la députation du Lac:

« Les libéraux du district du Lac s'étant prononcés à la presque unanimité, dans leur assemblée du dimanche 23 décembre, pour l'acceptation, par leurs représentants, du mandat de députés au Grand Conseil, alors que les délégués cantonaux du parti libéral-radical s'étaient, le même jour, à une grande majorité, déclarés partisans du refus de ce mandat, les députés élus de la minorité se sont réunis à nouveau, à Morat, pour prendre une décision définitive.

Considérant :

Qu'ils sont en premier lieu, les représentants du district du Lac et comme tels, tenus de se soumettre avant tout aux décisions de leurs électeurs :

Que leur retraite entraînerait fatalement celle du représentant de l'opposition au Conseil d'Etat ;

Que les expériences faites antérieurement, dans notre canton, par la politique d'abstention ont été, dans leurs conséquences, préjudiciables au parti libéral-radical ;

Que, d'autre part, les motifs allégués par les partisans de la démission ne leur paraissent pas plausibles ;

Que cette démission se réduirait à une simple démonstration, sans résultat pratique, contre la manière injuste dont est traitée la minorité libérale-radical dans notre canton.

Les sous-signés ne peuvent prendre la responsabilité des conséquences qu'entraînerait leur démission.

Ils considèrent donc de leur devoir d'accepter le mandat qui leur a été confié et comptent sur le patriotisme de M. le conseiller d'Etat Weissenbach, pour que, de son côté, il n'abandonne pas le siège accordé à la minorité et revendiqué depuis si longtemps.

Morat, le 26 décembre 1906.

C. DINICHERT.

L. GUILLOD CHERVET.

J. GUTKNECHT.

H. LIECHTI.

C. A. LUTZ.

J. PERROTTE. »

GRUYERE

Le Cercle des Arts et Métiers à ses membres

Chers concitoyens,

Depuis plus de cinquante ans, le Cercle des Arts et Métiers vient, à pareille époque, souhaiter la nouvelle année à ses membres et à ses amis dont le nombre va toujours grandissant, et les convier au traditionnel Banquet des Rois.

C'est ce que nous venons faire aujourd'hui en vous annonçant que cette belle et grande fête du libéralisme aura lieu le 6 janvier, à la Halle de Gymnastique, à Bulle.

Plus que jamais, les gens qui ont au cœur des aspirations vers un idéal de progrès et de démocratie éprouve le besoin de s'unir, et plus que jamais nos cohortes sont enthousiastes et grandissantes, prévent en sont les dernières élections qui nous ont révélé notre force et notre nombre.

Venez donc nombreux, chers Gruyériens et

amis des autres districts, affirmer vos sentiments et partager le verre de l'amitié.

C'est dans cet espoir que nous vous disons :

Au revoir au 6 janvier.

Le Secrétaire : E. FEIGEL
Le Président : F. GLASSON

En utilisant les trains ordinaires, les participants du dehors peuvent arriver suffisamment à temps pour prendre part au cortège qui aura lieu à 12 1/2 heures.

Arrivée de Châtel à 10 h. 21.

Arrivée de Romont à 12 h. 20.

Un nouveau conseiller d'Etat. — M. Charles Weck ayant donné sa démission comme conseiller d'Etat, le Grand Conseil lui a donné un successeur en la personne de M. Louis Ody, préfet de la Gruyère.

C'est là un bon choix car, durant les quelques années que M. Ody a passées en pays de Gruyère, nous avons pu apprécier chez lui de sérieuses connaissances administratives, un esprit large et élevé et toujours ami de la justice, de la franchise et de l'équité.

Le départ de M. le préfet Ody sera certainement regretté de cette Gruyère où le peuple l'estimait sincèrement, tant comme magistrat qu'enfant du pays, et nous espérons aussi que cette dernière qualité fera que notre district aura désormais au Conseil d'Etat un représentant qui ne l'oubliera pas.

On comble les vides. — La Feuille officielle annonce la mise au concours d'une série de places au ratelier gouvernemental. Parmi le nombre, nous remarquons que le poste de greffier de la justice de paix du 3^e Cercle de la Gruyère va être pourvu d'un titulaire. Cet emploi était vacant depuis plusieurs années.

Un village où l'on ne meurt pas.

— Alors qu'à Bulle ou autres endroits la mort fauche impitoyablement dans tous les rangs et tous les âges de la population, alors qu'à Vuadens, par exemple, la neige et le froid ont déjà fait une victime dans la personne d'un pauvre bûcheron, on ne meurt pas à Echarlens. Du moins on nous assure qu'il n'y a pas eu de décès à Echarlens en 1906.

Echarlens est un village favorisé de la nature et protégé des dieux.

Le concert que la Chorale a donné dimanche soir mériterait la critique d'un professionnel pour apprécier à leur juste valeur les divers et brillants numéros du programme, comme aussi pour rendre à chacun la part des félicitations qui reviennent à tous les chanteurs, acteurs et musiciens qui ont déployé leurs talents au cours de cette soirée.

Mais le public est bon juge aussi et tout en applaudissant les chœurs d'ensemble il a eu souligner, en les bissant, ceux qui l'avaient le plus charmé, tout comme il a marqué les succès du chanteur M. Clément Castella, et des pianistes distinguées, comme Mmes Clairaz et Tobler, par des rappels successifs.

La petite comédie, intitulée *Mouton !*, a été très goûtée pour son entrain, sa gaieté et la bonne tenue des rôles et l'opéra-comique, *le 66* a eu un gros succès. On a fort applaudi les chants et le bon naturel des acteurs, que nous pourrions presque appeler des artistes.

Somme toute, nous félicitons la Chorale pour la belle soirée artistique qu'elle a offerte à ses membres et avec les bons éléments dont elle dispose elle peut espérer encore de nouveaux et beaux succès.

Les étrennes. — Puisque la coutume le veut et la reconnaissance nous l'imposant, nous devons bien rappeler au public tout le dévouement et l'obligeance de ces braves fonctionnaires que sont les facteurs postaux. Durant toute l'année, ces serviteurs zélés déploient une sévère pon-

tualité par tous les temps pour nous apporter les bonnes nouvelles et aussi... les mauvaises. Ils sont les amis de tous. Or, ne les oublions pas en ces jours où sont récompensés tous les bons serviteurs.

* * *
Nous saisissons cette occasion pour recommander aussi à l'obligeance de nos lecteurs et abonnés les petits porteurs de la *Gruyère*. D'avance, en leur nom, merci !

Renvoyé. — Nous avons reçu de divers côtés de nombreuses correspondances que, faute de place, nous devons renvoyer aux prochains numéros.

Les tablettes Wybert

de la pharmacie d'Or, à Bâle, fêtent cette année leur 60^{ème} anniversaire. Par le plus médiocre commencement, celles-ci ont pris une extension prodigieuse, et on les trouve actuellement dans grand nombre de pharmacies de tous les pays civilisés. — Il n'existe aucun meilleur remède contre le **rhume, échauffements, maux de gorge, catarrhes.** — Fr. 1.— dans toutes les pharmacies.

Th. Salder-Dubas

Fourrages et Combustibles
Café de tempérance
BULLE

présente à ses amis, clients et connaissances
SES MEILLEURS VŒUX
de nouvelle année.

Joseph Tinguely

aux XIII Cantons
A BULLE

présente
à tous ses amis, clients et connaissances
SES MEILLEURS VŒUX
pour la nouvelle année.

LE MATIN DU NOUVEL-AN 1907

des milliers de familles boiront le saint et nourrissant café de malt Kathreiner Kneipp ! Toi aussi, aimable ménagère, qui ne connais pas encore les avantages du Kathreiner, fais un essai pour le Nouvel-An et renonce pour le bien de ta famille au café ordinaire qui est nuisible.

Beaux Harengs
verts et fumés
Rollmops

sont en vente chez
Vve Louis Treyvaud
Grand' Rue 38, **BULLE**

Dimanche 6 Janvier

CASSÉE

à l'Auberge de la Cantine
à Avry

avec le concours d'une Société de chant
Invitation cordiale.

ANDREY, aubergiste.

Les sommelières

désirant servir au Banquet des Rois, le 6
janvier, sont priées de se présenter
jusqu'à jeudi soir, à l'Hôtel des Alpes.

Dimanche 6 janvier 1907

Jour des Rois

Concert

à l'Hôtel de Ville de La Roche

avec distribution de fruits du Midi.
Invitation cordiale.

SCHERLI, propriétaire.

Jour du Nouvel-An.

Auberge de la Grue
VAULRUZ

Cassée - Concert

Invitation cordiale.
Jean MAILLARD, tenancier.

MALAGA

en fûts d'origine de 16 litres à fr. 18.—,
20.— et 24.—.

Madère à fr. 24.— et 32.—, fûts
compris.

Se recommande
Fr. RIBES, à Bulle.

Dimanche, Jour des Rois 1907

CASSÉE

à l'Auberge de Farvagny.

Bonne musique.

Salles chauffées.

Invitation cordiale.

Le tenancier : **PAPAUZ.**

A la Laiterie nouvelle

à **BROC**

on trouve du

FROMAGE

gras, mi-gras et maigre.

Mont-d'Or Schapziger

pâte molle, etc.

Vacherin garanti pour la fondue.

A partir du 1^{er} janvier prochain, **beurre**
première qualité.

Crème tous les jours.

Se recommande
Jos. Sudan, propriétaire.

Jeune homme robuste, âgé de 22 ans,
(Bâtois) **cherche place** dans un bureau
ou magasin comme

COMMIS

où il aurait l'occasion de se perfectionner
dans la langue française. On accepterait
chambre et pension dans la maison.
Offres sous chiffre **U7765 Q à Haasenstein**
et Vogler, Bâle.

A louer :

un logement de 2 pièces, route de Ve-
vey, chez **M. GENILLOUD**, facteur, Bulle.



ALIMENT POUR VEAUX
Seul aliment complet et bon marché rem-
plaçant avec économie le lait naturel pour
l'élevage des veaux, porcelets, agneaux, etc. —
Revient à trois centimes le litre
PAR SACS DE 5, 10, 25 ET 50 KIL.
PRIX : 0,65 LE KILOG.

Vendu sous le contrôle du Laboratoire Fédéral

- Vaulruz : Maurice Grivet, négt.,
Léon Seydoux, négt.
- Albeuve : Louis Jolliet, négt.,
Mme M. Amey, négte.
- Bulle : Barbey-Nicollier, négt.,
Louis Remy, négt.
- Charmey : M. Albinatti, négt.
- Gruyères : Placide Jaquet, négt.
- Montbovon : Louis Schmidt, négt.
- Vuadens : George Sottaz, boulanger.
- Broc : Henri Endrli, boulanger.

Vente de bois.

Everdes : Lundi 7 janvier : 550 billons
sapin 5 billes hêtre, 30 carrons, 75 stères
hêtre, 24 stères sapin, 2 tas de lattes, 23 tas
de rondins, 57 tas d'éclaircies et 22 tas de
branches.

Rendez vous, 9 heures, à l'entrée de la
forêt, côté d'Echarlens.
L'Inspecteur-forestier
de la Gruyère.

A remettre

ou
Associée-gérante

éventuellement tailleur pour un bon
magasin d'une station étrangère con-
nue, **est demandée.**

Ecrire sous chiffre **H 8789 M**, à
Haasenstein et Vogler, Lausanne.

Boisselier.

Le soussigné avise l'honorable public
qu'il vient de s'établir à **Morton** comme
boisselier et fabricant d'articles de fromagerie
et d'outils de fanage.
Il se recommande par un travail prompt
et soigné et des prix très modérés.
Joseph Gremaud.

VARICES

jambes ouvertes, plaies, varico-
cèles, eczéma, etc., guérison
certaine et prouvée par les

Thés antivariqueux

1 fr. 50 la boîte et

Pommade antivariqueuse

1 fr. le pot.

Envoi partout contre rembour-
sement. **Em. Kornhaber**,
herboriste diplômé, **Genève**,
Tour Maitresse 43.

4 livres de commerce

Fr. 6.—

pour artisans et commerçants.

Grand livre, régime

Journal pratiqu. Fr. 2.50

Livre de caisse > 2.—

Livre de facture, > 1.50

régime pratique > 1.50

Je livre ces quatre livres à F. 6.

au lieu de Fr. 7.50.

Fabrique de registres

A. Niederhäuser

Granges (Soierre).

Grande Brasseries & Beauregard

présente à toute son honorable clientèle
SES MEILLEURS SOUHAITS DE NOUVELLE ANNÉE

MES MEILLEURS VŒUX
pour la nouvelle année
à tous mes clients, amis et connaissances.
Georges DUNAND
maréchal, BULLE.

Café Industriel
J. SAVOY
présente à tous ses clients
SES MEILLEURS VŒUX
de nouvelle année.

DROUX FRÈRES
VINS EN GROS
La Tour-de-Trême
présentent à tous leurs amis et clients
LEURS MEILLEURS VŒUX
pour la nouvelle année

Gaston & Ernest Castella
BULLE
présente à leurs clients et connaissances
LEURS MEILLEURS VŒUX
de nouvelle année

A tous mes clients et connaissances
MES MEILLEURS VŒUX
pour la nouvelle année.
CAFÉ et BAINS DU NORD
RAYMOND PAGE, BULLE

V^{ve} J. Decroux,
Café de la Gare, Bulle,
présente
SES MEILLEURS VŒUX
DE NOUVELLE ANNÉE
à tous ses clients, amis et connaissances.

A tous mes amis et clients,
MES MEILLEURS VŒUX
de nouvelle année
Arsène CORMINŒUF
BULLE
Dépositaire de la Brasserie du Cardinal.

A tous nos amis et clients
SOUHAITS SINCÈRES
Distillerie Chabrier & Delacombaz
fabrique d'eau gazeuses
BULLE

MES MEILLEURS VŒUX
de nouvelle année
à tous mes clients, amis et connaissances.
Julien DROUX
charentier
près de l'Écu BULLE

Hôtel de l'Union
EMILE HAUSHERR, BULLE
A tous mes amis et clients
MES MEILLEURS SOUHAITS

A tous mes clients, amis et connaissances
MES MEILLEURS VŒUX
de nouvelle année.
Vve Léon Seydoux
COMMERCE DE VINS, BULLE

OSWALD GEX
HOTEL DE VILLE
BULLE
présente à tous ses amis, clients
et connaissances
ses meilleurs vœux de nouvelle année.

MES MEILLEURS VŒUX
POUR LA NOUVELLE ANNÉE
à tous mes amis et clients.
Louis MARMILLOD
Boucherie-charcuterie, Bulle.

Mme Vve J. GEX
BULLE
adresse à son honorable clientèle
ses meilleurs vœux pour la nouvelle année.

Mlle J. WEHNER
Café-Restaurant des Vernos, Pringy
présente à sa nombreuse clientèle
de la ville et de la campagne
SES MEILLEURS VŒUX
pour la nouvelle année.

H. BETTIN & C^{ie}
56, Grand'Rue, 56
FRIBOURG

Nous émettons actuellement des

OBLIGATIONS 4 1/2 %

nominatives ou au porteur, avec coupons semestriels, à 3 ans et, dès lors, remboursables, moyennant un avertissement réciproque de 3 mois.

Auberge à vendre.

On offre à vendre de gré à gré un bon établissement avec grange, écurie et jardin.

Excellentes caves, eau, lumière électrique.

Conditions de paiement favorables.

Pour renseignements, s'adresser à **Ch. Bosson, notaire, à Romont.**

On engagerait

de suite quelques garçons émancipés des écoles. S'adresser de préférence au bureau du journal.

A louer :

petit appartement avec dépendances, eau comprise, 18 fr. par mois. S'adresser au bureau du journal.

Clinique privée de Bethléem
Quartier Beauregard
FRIBOURG

Maladies des femmes

(gynécologie) et accouchements

DIRECTION :

D^{rs} WECK & CHASSOT

A LOUER

Va le prochain transfert de mon commerce d'épicerie, mon immeuble, rue de Gruyères, est à louer; comprend magasin deux appartements et dépendances; reprise des marchandises à volonté. Commerce de vin pourrait s'y joindre, un dit ayant été exploité pendant nombre d'années dans le bâtiment.

S'adresser à **M. Ph. Dubas, Bulle.**

Leçons écrites de comptabilité avec icône. Succès garanti. Prosp. gratis **H. Frisch, expert compt., Zurich, B91**

A louer :

un appartement dans la maison **DEMIÈRE, dentiste.**

Appartement disponible

chez **GAMBA, près du Tirage, Bulle.**

Jeune homme

intelligent est demandé pour un commerce de la place. Entrée de suite. S'adresser par écrit case postale Bulle No 3788.



Enf

Un quart
mie sonna.

— Oh ! i
Elle n'éta

lement. Elle

mari en cet

saurait bien

coquetterie

s'était mise

Six heures

La joie av

mais c'en éta

redevenu p

quement .. L

gnante expr

Sept heur

là à cette fen

fenêtre, s'ass

viendra pas.

La nuit to

ténèbres, san

elle pleure.

La nuit en

et l'aube gri

son immobili

La premièr

— Il va re

cuses ?

Elle se pré

les fleurs qu

faite... toutes

cet amour qu

pour ne jama

Mais le so

Elle songe qu

pare le repas

Ainsi s'éco

suivante.

Trois jours

revenu.

Elle court

On ne l'y a

Elle se rense

rend, interro

est donc arr

être ? On l'a

On l'aura sui

Qui sait si so

regard



FRÈRES

EN GROS
r-de-Trême
s leurs amis et clients
LEURS VŒUX
nouvelle année

Decroux,

Gare, Bulle,

présente

LEURS VŒUX

ELLE ANNÉE
amis et connaissances.

LEURS VŒUX

elle année
amis et connaissances.

DROUX

cutier
BULLE

LD GEX

DE VILLE

BULLE

ses amis, clients
naissances

x de nouvelle année.

VEHNER

os Vernos, Pringy

ombreuse clientèle
de la campagne

LEURS VŒUX

ouvelle année.

Bethléem

rd

a

couchements

ASSOT

louer :

tement dans la maison
IERRE, dentiste.

ement disponible

près de Tirage, Bulle.

e homme

demandé pour un com-
ce. Entrés de suite.
ur écrit case postale Bulle

LES
Enfants martyrs

PAR
JULES MARY.

Un quart d'heure se passa encore, puis la demie sonna.

— Oh ! il aura été retenu, mais il va venir !

Elle n'était pas inquiète, mais impatiente seulement. Elle s'était promis de reconquérir son mari en cette soirée de petite fête intime. Elle saurait bien le charmer et le séduire. Un peu de coquetterie aussi se mêlait à son impatience. Elle s'était mise en frais...

Six heures... six heures et demie...

La joie avait mis un peu de rose à ses joues, mais c'en était fini de la joie... à présent ; elle était redevenue pâle... Les yeux s'étaient fatigués brusquement... Les lèvres avaient je ne sais quelle poignante expression d'amertume...

Sept heures !... Il y a deux heures qu'elle attend là à cette fenêtre. Elle ôte son chapeau, ferme la fenêtre, s'assied et rêve. Elle n'espère plus, il ne viendra pas.

La nuit tombe, l'enveloppe doucement de ses ténèbres, sans doute pour cacher ses larmes, car elle pleure.

La nuit entière, elle la passe sur cette chaise, et l'aube grise la trouve à la même place, dans son immobilité de morte.

La première lueur lui arrache un soupir.

— Il va rentrer. Que me dira-t-il ? quelles excuses ?

Elle se prépare à le gronder bien fort... Il verra les fleurs qui l'attendaient, la toilette qu'elle a faite... toutes les jolies et douces prévenances de cet amour qui s'était une fois donné tout entier pour ne jamais se reprendre.

Mais le soleil brille. La rue s'emplit de bruits. Elle songe qu'il viendra déjeuner peut-être et prépare le repas.

Ainsi s'écoule la journée. Ainsi s'écoule la nuit suivante.

Trois jours se sont passés et Richard n'est pas revenu.

Elle court à son bureau, rue de Richelieu.

On ne l'y a pas vu non plus depuis trois jours. Elle se renseigne, apprend où est son Cercle, s'y rend, interroge. Partout la même réponse. Il lui est donc arrivé un malheur ?... Un crime, peut-être ? On l'aura vu sortir du Cercle, ayant gagné. On l'aura suivi, tué pour s'emparer de son gain... Qui sait si son cadavre n'est pas à la Morgue ?

2

Mais il n'y a pas de cadavre à la Morgue.

On lui dit d'aller faire sa déposition devant le commissaire de police de son quartier. Là, tout en sanglotant elle répond aux questions qui lui sont posées. Elle donne le signalement de Larnaudet, promet d'envoyer sa photographie et se retire.

En la voyant si douce et si triste, le commissaire murmure :

— Pauvre petite ! Qu'est-ce qu'elle va devenir ?

Huit jours se passent. Un soir, elle reçoit une lettre de convocation. On la prie de se présenter le lendemain au bureau de police. Et là, le lendemain, à dix heures, le secrétaire lui apprend avec prudence que Richard Larnaudet a quitté Paris et la France, s'est embarqué au Havre sur « la Normandie » à destination de New-York...

Elle écoute, effarée... Et tout à coup, sans presque sans réfléchir, instinctivement, elle demande :

— Il n'est pas parti seul ? Quelqu'un l'accompagnait ?

— Une femme... qu'il a déclaré être la sienne...

— Mais c'est moi, monsieur, c'est moi qui suis sa femme !

Le secrétaire ne répondit pas. Son rôle était fini.

Elle s'en revint par les rues, chancelante. Chez elle, elle n'eut même pas la force de pleurer, tant elle était anéantie. Elle se mit au lit avec une grosse fièvre... une fièvre compliquée d'autres symptômes.

Comme il lui restait quelque argent du dernier gain de son mari, elle fit appeler un médecin. Il l'examina, constata sa santé délabrée, très atteinte.

— Vous êtes faible, dit-il, il vous faudrait une bonne nourriture, du vin, de la viande, un grand repos d'esprit... Avez-vous des parents à la campagne ?

— Je suis seule.

— Vous êtes veuve ?

— Mon mari m'a quittée, il y a quelques jours.

— Je souhaite qu'il vous revienne bientôt... car vous êtes enceinte !

Tout son être tressaillit. Un vague doute lui était venu en ces derniers temps, mais elle n'osait y croire... Seule, elle eût supporté son abandon plus facilement... Comment ferait-elle désormais avec un petit être ? Quelle vie ! Que de misères !

Quelques jours après, elle se retrouvait debout. De New-York, pas de lettre, aucune nouvelle. C'était bien fini. Elle ne devait plus compter sur Richard.

Alors, il fallut songer à organiser sa vie, désormais. Elle ne devait compter sur personne au monde. Elle était seule, seule, irrémédiablement. Et le sentiment de cette solitude, qui l'avait dé-

couragée au début, finit par lui rendre une énergie factice.

Du bon vin ! de la viande ! et la compagnie ! Il parlait à son aise, le médecin !... Il fallait travailler à n'importe quoi, pour préparer la venue de l'enfant, économiser pour les jours où il serait malade !... Il fallait mourir à la peine pour le faire vivre !

Elle fit l'inventaire de ce qui lui restait ; quelques meubles et du linge.

Comme argent : deux cents francs environ...

Elle n'irait pas loin avec cela. Du moins, cela lui permettrait de chercher.

Elle payait six cents francs de loyer pour deux pièces et la cuisine. C'était trop, mais le trimestre était commencé. Elle devait attendre. Pour être libre dans quelques semaines, elle donna congé. Son mari ne devait rien sur les trimestres précédents. Comme on était en été, il lui faudrait peu de choses pour le ménage. Elle économiserait le chauffage, la lumière. Ah ! si elle pouvait économiser pour plus tard ces deux cents francs !...

Quel genre de travail trouver ?... Elle se mit en quête dès le premier jour. Elle allait au hasard, dans les rues, s'offrant dans les magasins, rebutée partout.

Elle n'était pas ouvrière. Céleste lui avait fait donner des talents d'agrément, jugeant qu'avec la fortune qu'elle lui destinait, Liette n'aurait jamais besoin de gagner sa vie. Elle cousait à peine, ne brodait pas, ne connaissait ni les fleurs ni les modes.

— Quelles sont vos références ? Que savez-vous faire ? D'où sortez-vous ? Vous n'avez jamais travaillé ? Avez-vous du moins des recommandations ? Non ?... Adressez-vous ailleurs... Plus tard, peut-être, nous pourrions vous être utile... Nous prenons note de votre demande... Laissez-nous toujours votre adresse.

Voilà ce qu'elle obtenait.

On lui indiqua des bureaux de placement. Elle s'y adressa. On lui fit déposer quelque argent et on la pria d'attendre.

Quelques jours se passèrent en inutiles démarches. Un bureau de la rue Montmartre finit par lui envoyer deux adresses d'emplois vacants.

Elle crut être arrivée au terme de ces inquiétudes. Elle se rendit aux adresses indiquées ; elle en revint écourée ; il y avait deux emplois vacants de caissières dans des brasseries de femmes : l'une au quartier Latin, l'autre dans les parages de la place de la République.

Elle comprit vite ce qu'on eût exigé d'elle.

Elle eût voulu donner des leçons de piano ou de dessin, mais ces leçons n'arrivent aux femmes

qu'après des études et des succès, ou par des relations de famille. Cela l'eût sauvée, pourtant. Elle fit faire des cartes et les lança. Réussirait-elle à vivre en attendant ?

Elle faisait un cruel apprentissage de la vie de la femme pauvre, et, dans ses courses matinales à travers Paris affairé, grouillant et travailleur, que de fois elle enviait — de toute son âme en détresse — les petites ouvrières qu'elle croisait le long du chemin, et qui se rendaient à l'atelier ; fleuristes, brodeuses, couturières, blanchisseuses, compositrices, employées de magasin, lingères, modistes, appartenant à ces mille métiers de la grande ville industrielle et dévorante.

Sa grossesse était pénible. Ces courses interminables la fatiguaient beaucoup. Elle fut, pendant quelques jours, obligée de s'aliter.

La pendule était repartie pour le Mont-de-Piété, déjà aussi une partie du beau linge qui venait du cher trousseau de jeune fille ; les reconnaissances étaient vendues.

La misère, hideuse, s'avancait lentement, sans remède... Mais elle se révoltait contre cela, et voulait combattre quand même.

Un matin, autour des Halles, elle vit des marchandes de fleurs qui traînaient leurs éventaires chargés de bouquets. Elle les considérait avec envie.

C'eût été l'existence pour elle, si elle avait pu, mais c'était lourd à trainer, cette petite voiture, sans doute.

— Voulez-vous me permettre de vous aider ? dit-elle à une vieille qui semblait fatiguée.

— Mais oui, ma belle, autant qu'il vous plaira...

Elle poussa, s'arc-boutant des pieds sur les pavés, mais elle s'arrêta essouffée, après quelques pas.

— C'est trop fort pour vous, ma petite, vous n'avez pas des mains à manier ces fardeaux-là !...

— Combien gagnez-vous par jour ? fit Liette.

— Trois francs dans les bonnes journées. Et c'est dur !

C'était au-dessus de ses forces. Il fallait autre chose. Un ouvrage sédentaire. Elle finit par le trouver chez une entrepreneuse de lingerie qui confectionnait des peignoirs et des camisoles pour certains grands magasins. L'entrepreneuse, madame Jasmin, traitait à forfait et recevait soixante centimes de façon par pièce. Elle les distribuait à des ouvrières auxquelles elle les payait tantôt quarante, tantôt cinquante centimes. Ces peignoirs n'exigent pas beaucoup d'habileté et se vendent dans le commerce, ainsi que les camisoles, 2 fr. 50 ou 2 fr. 75.

Madame Jasmin remit un paquet à Liette en lui disant :

— Vous pouvez facilement en coudre deux dans votre journée.

Et elle lui offrit quarante centimes, avec promesse de l'augmenter si l'ouvrage était propre.

Liette gagnerait donc seize sous par jour.

Elle essaya. Du matin au soir, elle s'acharnait au rude labeur, le dos courbé, la poitrine rentrée.

Mais elle avait tant couru, en ces derniers temps, qu'elle s'estimait heureuse. Assise près de la fenêtre, les pieds sur un tabouret, ses doigts amaigris s'escrimaient sur le linge. C'est pour ses pareilles, pauvres femmes, qu'a été écrite la célèbre chanson anglaise :

« Une femme est assise, couverte de haillons.
 » Ses paupières sont rouges et gonflées, ses doigts
 » sont las et usés. Avec une hâte fiévreuse, elle
 » pousse son aiguille, elle tire son fil et, sans relâ-
 » che, d'une voix aigre et gémissante, elle chante :
 » Pique, pique, pique mon aiguille... Quand le
 » coq chante au loin, et pique, pique, pique en-
 » core quand les étoiles brillent à travers ton toit
 » disjoint... Pique, pique, pique jusqu'à ce que ton
 » cerveau flotte dans le vertige, jusqu'à ce que tes
 » yeux soient brûlants et troublés... Pique, pique,

» pique jusqu'à ce que tu tombes endormie sur tes
 » boutons et que tu achèves de les coudre en rêve.

» Oh ! une heure seulement, rien qu'une heure
 » de repos !... Trêve un instant, non pour goûter
 » les douceurs bénies de l'amour et de l'espérance,
 » mais pour me laisser aller à ma douleur ! Pleurer
 » un peu soulagerait tant mon cœur...

» Pique, pique, pique mon aiguille ! ma tâche
 » ne s'achèvera jamais... Pique, pique, pique dans
 » la pauvreté, dans la faim, dans la fange !... »

Elle avait réussi à payer son terme avec le dernier argent laissé par Richard, mais comme elle avait donné congé, il lui fallut chercher un autre logement.

Oh ! le plus simple et le moins cher possible... celui qui grèverait le moins le pauvre budget de ses journées.

Rue de la Parcheminerie, dans une immense maison habitée par des balayeurs, des hommes de peine employés sur les quais ou à la Halle aux Vins, elle trouva une pièce unique avec cheminée, tout au fond d'une cour étroite, humide, sorte de puits obscur et puant : nid de fièvres typhoïdes, nid de misères, nid de tristesses. Après plusieurs cours et plusieurs corridors, elle rencontrait sa porte, mal percée, si basse qu'elle était obligée de se courber pour entrer. Une étroite fenêtre prenait jour sur la cour, au rez-de-chaussée. Et quel jour ! blafard et jaune de tous les brouillards parisiens semblant souillé de toutes les immondices de la grande ville.

La location de ce taudis lui coûtait cent soixante francs par an, soit quarante-cinq centimes par jour, qu'elle devait retrancher des seize sous de son gain journalier. Il est vrai qu'elle était devenue plus habile, à force de coudre, et dans ses douze ou quinze heures d'acharné travail, elle réussissait à faire deux peignoirs et demi, souvent trois, ce qui augmentait ses journées et les faisait monter à vingt sous. Il lui restait donc environ onze sous pour vivre !...

Et elle n'avait plus aucune avance, et de tous les meubles apportés de Lyon, de tout le beau linge, de tous les chers souvenirs de l'amitié de Céleste, il ne lui restait plus que le strict nécessaire : son lit, une armoire, deux chaises, une petite table.

Du matin au soir, la lampe était allumée en ce trou infect, et cela coûte cher. Elle finit, dans les journées où il ne pleuvait pas, par aller s'installer près de la porte afin d'y voir plus clair. Et ce fut là qu'elle travailla, la taille affaissée, pliée en deux sous l'œil indifférent des locataires en guenille qui grouillaient dans cette sorte de cité.

Elle s'y fit un ami pourtant.

Près d'elle, quelquefois le matin lorsqu'il sortait, le soir lorsqu'il rentrait, s'arrêtait un gamin qu'elle avait entendu appeler Charlot.

Il n'avait guère que trois ou quatre ans, mais sa mine éveillée, son air déluré, ses yeux pétillants et noirs indiquaient la vivacité de son intelligence.

Il était vêtu de chiffons en loques, restes de tapis, de morceaux de drap, de linge usés, ramassés dans les ruisseaux, et qui laissaient voir par places aux jambes, aux épaules, sa pauvre chair rougie par les pluies, les froids ou les soleils. C'était un enfant du pavé parisien, que ce petit Charlot, fils d'un ouvrier plumassier dont la femme faisait des ménages, il avait perdu sa mère trois jours après sa naissance, et le père s'était suicidé six mois après, pour échapper à la maladie et à la misère. Une voisine, qui avait quelques rentes viagères, recueillit le marmot et continua de le nourrir au biberon, mais elle mourut aussi. Charlot avait passé de main en main, dans ce quartier jusqu'à deux ans et demi. A cet âge il avait été recueilli par une femme qui habitait la maison de la rue de la Parcheminerie, la Berlaude, laquelle possédait déjà cinq ou six bambins de la même espèce, adoptés de la même façon, et dont elle tirait

profit en les louant à des mendiants et mendiante du quartier qui s'en servaient pour exciter la pitié publique.

La Berlaude était une hideuse créature, haute et sèche, dont le visage blafard était tailladé de petite vérole. Plus de sourcils, plus de cils. Ses yeux méchants, petits et ronds brillaient, bordés de rouge, et trahissaient un cœur qui n'était plus guère accessible à la tendresse.

Berlaud était chiffonnier, dormait ou se grisait le jour, vagabondait la nuit. Dominé par sa femme. Méchant comme elle.

Charlot était ramené le soir par les mendiants jusqu'à la maison, et la Berlaude recevait le prix de la journée : l'enfant, avec sa gentille figure, rapportait gros aux misérables qui s'en servaient, et la Berlaude le louait cher.

C'était le plus clair de ses revenus.

Le petit s'était vite habitué à trouver Liette à sa place, sous le porche. près de la rue, avec une chaise pour elle et devant elle une chaise pour sa lingerie. Il la regardait, restait longtemps devant elle en contemplation, comme amusé par le spectacle de l'aiguille incessamment en mouvement.

Et il souriait, lui, pauvre petit, à elle, pauvre femme.

— C'est drôle, dit-il un jour, s'enhardissant, je ne vous avais jamais vue, moi... dans la « casbah ».

— J'y suis depuis peu de temps.

Un soir, comme il la regardait ainsi, elle posa un instant son aiguille ; elle était terriblement fatiguée par ce travail inaccoutumé, par cette vie, par le manque d'air, par tout. Et sa grossesse, qui avançait, devenait lourde.

— Tu m'aimes donc un peu ? dit-elle.

— Je ne sais pas. Qu'est-ce que c'est que ça, aimer ?

— Aimer, mon enfant, c'est te regarder avec des yeux bien doux, c'est te caresser, c'est te dire de bonnes paroles, c'est te consoler quand tu pleures... c'est t'endormir et veiller sur ton sommeil ; aimer, c'est t'embrasser, mon pauvre enfant...

— Embrasser ? dit-il. Je ne sais pas non plus ce que c'est !...

Elle tressaillit. Cet enfant ne connaissait pas les baisers. Si misérable qu'elle fut, il y avait donc, au-dessous d'elle, de plus misérable encore ?

Elle lui prend les mains, qu'il retire d'abord, parce qu'il a peur, mais il finit par se laisser faire.

Elle le force à s'approcher. Elle penche cette tête peureuse, comme effarouchée, et sur ce front d'enfant, si pur, sous l'embroussaillement des cheveux noirs, elle met un long baiser maternel.

Il a tremblé soudain, le petit, sous l'effleurement de ce lèvres. Des larmes mouillent ses yeux, et pourtant il sourit.

Et il dit gentiment, tendant toujours le front :

— Oh ! madame, encore une fois, encore une fois !...

Ce baiser, Charlot ne devait jamais l'oublier, en sa vie entière.

Et il en était encore bien ému quand survint la Berlaude.

Elle demeurait au rez-de-chaussée, comme Liette, et de son appartement elle apercevait Charlot causant avec la jeune femme.

Elle accourut, lança à Liette une injure, et prit le petit brutalement ; il trébucha, roula, se releva et elle le traîna jusqu'au fond de la cour, à bout de bras. Elle le poussa devant elle et referma la porte.

La nuit descendait, mettant un peu plus bas de ténèbres dans la maison. Liette plia son ouvrage. Il ne faisait plus assez clair pour travailler. Elle rentra.

En passant dans le couloir, elle crut entendre des gémissements qui partaient du logement de la Berlaude.

Elle écouta. Plus rien. Elle s'éloigna et s'arrêta encore. Les gémissements avaient recommencé.

Et il lui
Charlot.

Est-ce
Quelle f

La po
sur le p
ceux d'
pauvre

Tout

rience,
Mais bi

trépig
— Ch

Chante

Et ser
se relev

voulu é

Il fais
cette sc

fonds p
fons ét

les os g
lés.

L'un
laude. C

que Ch
chétif, a

comme

Berlaud

— M

— To

ton...

Et el

bre.

Criqua

veau, es

bras d'é

lot qui

— N

rez pas.

Et co

vers lui

mordit

Elle

courut

glissait

jetait a

la lutte

noise et

tas de c

et tout

Tout

son mar

pare ; C

au hasa

L'enf

battant.

tout ent

guette s

La fe

lume u

chemin

tre les

éclair

deuse :

qui n'av

jours, C

Le le

mais à

avec les

riches,

Quan

dre son

de pain

de la B

De se

par l'ép

fermée.

les plain

Deux

des mendiants et mendiante
servaient pour exciter la pitié

une hideuse créature, haute
page blafard était tailladé de
de sourcils, plus de cils. Ses
s et ronds brillaient, bordés
ent un cœur qui n'était plus
tendresse.

onnier, dormait ou se grisait
a nuit. Dominé par sa femme.

né le soir par les mendiants
la Berlaude recevait le prix
nt, avec sa gentille figure,
misérables qui s'en servaient,
it cher.

de ses revenus.

habitué à trouver Liette à
ne. près de la rue, avec une
elle une chaise pour sa
t, restait longtemps devant
comme amusé par le spec-
essamment en mouvement.

un jour, s'enhardissant, je
me, moi... dans la « casbah ».
eu de temps.

regardait ainsi, elle posa
; elle était terriblement fa-
accoutumé, par cette vie,
ar tout. Et sa grosseur, qui
de.

un peu ? dit-elle.
Qu'est-ce que c'est que ça,

nt, c'est te regarder avec
st te caresser, c'est te dire
est te consoler quand tu
mir et veiller sur ton som-
rasser, mon pauvre enfant...
il. Je ne sais pas non plus

enfant ne connaissait pas les
qu'elle fut, il y avait donc,
misérable encore ?

ains, qu'il retire d'abord,
mais il finit par se laisser

rocher. Elle penche cette
ffarouchée, et sur ce front
mbroussaillément des che-
long baiser maternel.

le petit, sous l'effleure-
armes mouillent ses yeux,

ndant toujours le front :
core une fois, encore une

devenait jamais l'oublier, en

ien ému quand survint la
rez-de-chaussée, comme
artement elle apercevait
eune femme.

Liette une injure, et prit
rébucha, roula, se releva
fond de la cour, à bout de
elle et referma la porte.
tant un peu plus bas de
Liette plia son ouvrage.
air pour travailler. Elle

ouloir, elle crut entendre
étaient du logement de la

Elle s'éloigna et s'arrêta
ats avaient recommencé.

Et il lui semblait reconnaître la gentille voix de
Charlot.

Est-ce que la mégère le battra ? Pourquoi ?
Quelle faute avait-il commise de causer avec elle ?

La porte fermée, la Berlaude s'était précipitée
sur le petit, et de ses rudes poings, forts comme
ceux d'un homme, s'abattaient sur sa tête, son
pauvre corps où cela résonnait lamentablement.

Tout d'abord, il ne dit rien. Il savait, par expé-
rience, que crier ne faisait qu'exciter cette furie.
Mais bientôt, comme elle l'avait jeté par terre et
trépigait sur lui avec rage, il appela au secours.

— Chante, ça t'apprendra à faire du sentiment...
Chante !

Et ses larges pieds chaussés de souliers à clous
se relevaient et retombaient comme si elle eût
voulu écraser quelque chose.

Il faisait très noir, dans le taudis où se passait
cette scène, hélas ! si commune en certains bas-
fonds parisiens. Dans un coin, des os et des chiffons
étaient rangés en tas, et sur les chiffons et
les os grouillaient deux corps d'enfants déguenil-
lés.

L'un d'eux se releva et se précipita sur la Ber-
laude. C'était un petit, nommé Criquet, plus âgé
que Charlot de trois ou quatre ans, maigrelet,
chétif, aux yeux bleus, brûlés de fièvre. Orphelin
comme Charlot, recueilli comme Charlot par la
Berlaude, et employé par elle à mendier.

— Mais vous allez le tuer, ce petit, la Viogue.
— Toi, mêle-toi de te ce qui te regarde, avor-
ton...

Et elle l'envoya rouler au milieu de la cham-
bre.

Criquet se releva se précipita sur elle de nou-
veau, essayant de toute la vigueur de ses frêles
bras d'écarter la mégère du corps brisé de Char-
lot qui râlait.

— Non, vous ne le tuerez pas... vous ne le tue-
rez pas... la Viogue...

Et comme la main de la Berlaude s'étendait
vers lui et lui étreignait le cou à l'étrangler, il la
mordit jusqu'au sang !

Elle le lâcha, oubliant Charlot pour Criquet et
courut vers ce dernier ; mais l'enfant était agile,
glissait entre ses bras comme une couleuvre, lui
jetait aux jambes les chaises qu'il rencontrait. Et
la lutte se poursuivait ainsi, dans l'ombre, sour-
noise et silencieuse. Charlot avait rampé jusqu'au
tas de chiffons et là, geignait, le pauvre, meurtri
et tout sanglant.

Tout à coup la Berlaude avisa sur la hotte de
son mari le crochet de chiffonnier. Elle s'en em-
pare ; Criquet est à sa portée ; elle lui en applique,
au hasard, un coup terrible.

L'enfant pousse un cri aigu et roule en se dé-
battant. La pointe est entrée dans le genou droit
tout entière, et le coup a été si violent que la ba-
guette s'est brisée !...

La femme ricane, sa colère est tombée. Elle al-
lume une chandelle, plantée dans un os, sur la
cheminée, et la lueur vacillante, qui découpe contre
les murs jaunes de fantastiques silhouettes,
éclaire la scène de ce court drame ; Berlaude, hi-
deuse : Charlot presque évanoui, près d'une fillette
qui n'avait osé bouger, et au milieu, hurlant tou-
jours, Criquet.

Le lendemain, Liette travaillait dans la cour ;
mais à l'heure habituelle où Charlot s'en allait
avec les mendiants vagabonder dans les quartiers
riches, elle ne vit sortir personne.

Quand elle rentra chez elle, à midi, pour pren-
dre son déjeuner, — une tasse de lait avec un peu
de pain, — elle écouta, penchée contre la porte
de la Berlaude qu'elle venait de voir partir.

De sourdes plaintes sortaient de là, étouffées
par l'épouvante. Elle voulut ouvrir. La porte était
fermée. Elle frappa, mais personne ne répondit, et
les plaintes cessèrent.

Deux ou trois jours après, Liette tomba malade.

Elle s'était surmenée. Elle n'en pouvait plus. Ses
doigts étaient comme morts et dans l'impossibilité
de tenir l'aiguille. A peine avait-elle la force de
se lever et de se traîner jusque dans la rue où elle
achetait, chez un rôtisseur, un bol de bouillon.
Elle écrivit à madame Jamin d'envoyer chercher
l'ouvrage terminé, mais on ne lui en donna pas
d'autre.

— Quand vous serez mieux, dit la lingère, on
vous en rendra.

Un mois s'écoula ainsi. Il n'y avait plus d'ar-
gent. Déjà de petites dettes, s'amassaient chez le
crémier, chez le fruitier, chez le rôtisseur et le
boulangier.

Une femme de la maison lui dit, un soir :

— Adressez-vous donc au Bureau de bienfai-
sance.

Elle y courut, la rougeur de la honte sur le front.
C'était la première fois qu'elle mendiait. Elle ex-
posa sa situation. Un employé, pris de pitié, l'ac-
compagna rue de la Parcheminerie, vérifia la vé-
rité de cette histoire, lui remit dix francs.

Elle vécut encore quelques jours avec cela et
put donner un petit acompte au propriétaire.

Mais il lui était toujours impossible de travailler.
Quand les dix francs furent épuisés, elle se ren-
dit à la mairie, dans l'espérance qu'on la secour-
rait encore.

On lui remit trois francs.

Quand elle rentra rue de la Parcheminerie, elle
se croisa dans la cour avec la Berlaude, qui se
mit à rire... Juliette ne comprenait pas pourquoi.

Il pleuvait. C'était une froide soirée de novem-
bre. La pauvre femme était mouillée et transie.
Elle grelottait. Ce n'était pas beau, son chez elle.
Et pourtant elle aspirait après le repos de son lit.
Elle se sentait un peu mieux, depuis quelques
jours. Elle prévoyait qu'elle pourrait reprendre
son travail.

Seulement le terme de sa grossesse approchait.

Elle s'enfouit dans le noir corridor humide au
fond duquel était sa chambre. Devant la porte elle
s'arrêta, mit la clef dans la serrure. Mais la porte
s'ouvrit et un homme se présenta, l'air honnête,
grand, le visage encadré d'une forte barbe noire.
Derrière lui, une femme balayait, la jupe relevée,
laissant voir ses jambes, sèches et cinq enfants,
enfants, assis par terre, mangeaient des croûtons
de pain — ces sept personnes dans une chambre
qui était trop étroite pour Liette toute seule.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? fit poliment
l'homme.

— Mais, monsieur, dit Liette surprise, vous
êtes chez moi !...

— Chez vous ? ah ! c'est vous qui êtes l'ancienne
locataire ?

— Mais, j'habite toujours cette chambre... mes
meubles...

— Ma pauvre petite, vos meubles sont dans la
cour. Il paraît que vous redevez un mois au pro-
prio. Alors, il vous a expulsée... y en a des durs,
allez ! des proprios...

Expulsée ! dit-elle, comprenant à peine. Expul-
sée ! mon Dieu, où vais-je aller dormir ?

— Sûrement, ce n'est pas gai.

En trébuchant, Liette regagne sa cour. L'homme
n'a pas menti. Les meubles, c'est-à-dire son lit et
une chaise, sont empilés près de l'escalier nord de
la cour. Elle s'assied sur une paille et elle
pleure, doucement, longuement, le visage caché
dans les deux mains. La pluie tombe toujours, fine,
serrée, glacée. Des ombres circulent dans la cour,
entrent, sortent, ouvriers revenant, le pas alourdi,
le dos voûté, harassés : chiffonniers, la hotte sur
le dos ; sinistres figures de rôdeurs de nuit, ou
figures honnêtes de travailleurs malheureux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmure Liette, qui
sanglote.

Elle ne peut pourtant pas rester là. On la chas-
serait. Demain, elle viendra chercher ses meubles.

Elle sort. Elle trouvera bien un garni pour se cou-
cher, mais demain ?... Demain ?... Elle voudrait
conserver les trois francs du Bureau de bienfai-
sance. Comment faire ?...

Elle a entendu parler, dans sa vie de misère,
des asiles de nuit. En est-elle réduite là ? Oui, il
le faut bien... Manger un peu, puis dormir dans
un endroit chaud... Demain, elle verra... Il fait si
froid... Cette pluie incessante... le ciel bas et lourd...
le vent qui souffle en rafales... que tout cela est
triste...

Rue Saint-Jacques, pas très loin, il y un asile
pour les femmes ; elle le sait.

Elle s'y traîne, y arrive, à demi-morte de fati-
gue et de fièvre. Elle sonne. On ne répond pas.
Elle sonne de nouveau. Elle sonne encore. Un em-
ployé entr'ouvre la porte.

— On ne reçoit plus personne après neuf heu-
res.

La porte se referme. Alors, elle se laisse tomber
sur le trottoir. Sous la pluie glacée, une chaleur
l'envahit. Elle ferme les yeux, pousse un soupir et
croit qu'elle s'endort.

Elle est évanouie.

Deux gardiens de la paix, qui parcouraient leur
flot enveloppés dans leur capote, le capuchon ra-
battu sur les yeux, s'approchèrent lentement et
l'aperçurent.

— Tiens, une ivrogne !... Elle est rudement paf,
la poivraude.

— Elle est peut-être seulement malade... Il est
tard, on n'aura pas voulu la recevoir à l'asile...

Ils la relevèrent. Elle revenait à la connaissance.
Ses dents claquaient. Elle eut peur des hommes
noirs qui la soutenaient et qui pourtant y mettaient
de la douceur, presque de la pitié.

— Je n'ai rien fait, dit-elle ; je vous assure que
je n'ai rien fait.

— Vous n'avez donc pas de domicile ?

— On m'a expulsée ce soir. Mes meubles sont
dans la cour. Ici on n'a pas pu me donner à cou-
cher... J'ai bien froid... et je suis enceinte... Je
voudrais me réchauffer un peu...

— Pouvez-vous marcher ?

— Je ne sais pas.

Elle essaya, mais fléchit sur ses jambes. Elle
faillit retomber.

(A suivre)



La fille du maître d'armes.

Elle s'appelait Lisbeth et était l'unique enfant
d'un digne Strasbourgeois, M. Justet, qui exerçait
la noble profession de maître d'armes, et avait la
clientèle des officiers de la garnison comme des
étudiants de l'Université, attirés peut-être autant
par les beaux yeux de la fille que par la réputa-
tion du père.

Lui n'était pas un de ces escrimeurs renommés,
un Grisier, un San-Malato, dont on se dispute les
leçons à prix d'or et dont on se vante d'avoir été
l'élève ; mais elle était certainement une des plus
jolies fleurs d'Alsace et son regard candide avait
l'éloquence irrésistible des *vergiss mein nicht*,
dont il avait la couleur azurée.

Bien peu pouvaient se flatter d'y résister ; les
plus lourds Allemands, les plus légers Français,
les graves étudiants d'outre-Rhin, les pimpants
officiers de Versailles, les cavaliers de Royal Dau-
phin, les artilleurs du régiment de Strasbourg,
tous rivalisaient de soupirs, d'oeillades, d'adresse,
de luxe, d'élégance pour toucher, éblouir ou char-
mer la blondinette qui tenait leur cœur dans ses
petites mains.

— L'escrime adoucit les mœurs, avait coutume
de dire le bonhomme Justet, incite à la politesse,
aux belles manières et développe un esprit chevale-
resque chez ses véritables adeptes. Un bon maître
d'armes est aussi nécessaire à l'éducation

d'un gentilhomme qu'un bon maître à danser à celle d'une demoiselle de qualité. Tous deux sont professeurs de grâce et de maintien. L'on ne saurait saluer congrûment si l'on n'a jamais fréquenté une salle, pas plus que figurer dans un menuet si l'on n'a approfondi la révérence. On nous accuse d'être une école de meurtre, quelle erreur ! Nul n'est moins querelleur qu'un professionnel de l'escrime, et si la courtoisie était bannie du reste de la terre, elle se retrouverait chez les chevaliers de l'épée.

Ed dépit de ces sages leçons, la paix ne régnait pas toujours entre les disciples du vieux maître et de fréquentes querelles éclataient sous des prétextes futiles, entre l'élément civil et l'élément militaire, surtout dès que Lisbeth faisait mine de favoriser l'un ou l'autre.

C'était elle qui, après l'assaut, apportait les rafraîchissements, et à sa vue, les visages s'illuminaient, les cervelles s'échauffaient, la moindre chope de bière, aux doigts de cette Hébé, avait les vertus capiteuses du Champagne, et si quelque reprise avait lieu en sa présence, chacun y déployait un feu, une ardeur que le professeur étonné était parfois obligé de modérer.

— Du calme, messieurs, du sang-froid, quelle mouche vous pique de vous emballer ainsi ? Heureusement que les fleurets sont mouchetés !

Plus d'un le regrettait tout bas, et les coups d'œil féroces jetés sur l'adversaire étaient loin d'exprimer cette fleur de courtoisie prêchée par le vieux maître évoquant en vain les tournois du temps jadis et les grâces que l'on devait déployer devant des dames.

— Je sais bien que Lisbeth n'est pas une *dame*, ajoutait-il avec un gros rire.

Le bonhomme n'y entendait pas malice ; comme beaucoup de parents, il n'avait pas vu grandir son enfant, et pour lui, elle était toujours la fillette sans conséquence qui venait se jeter dans ses jambes et qu'il faisait sauter sur ses genoux. C'était

Un vrai papa fait pour tout croire.

comme dit Boccace.

Heureusement Lisbeth était sage. Ce n'était pas qu'elle eût un cœur insensible, mais jusqu'alors nul n'avait réussi à le faire battre et elle accueillait avec la même indifférence les déclarations sentimentales des Hermann en disponibilité et les propos à la houzarde des P'Etorrière en rupture d'œil-de-bœuf. Lui fallait-il donc un « prince Charmant » ?

Vers le début de la Révolution, elle put se flatter de l'avoir rencontré.

Fils d'un des premiers personnages de l'empire qu'il devait gouverner un jour, il sortait à peine de l'adolescence et terminait ses études à l'Université de Strasbourg.

Malgré son âge, il n'en avait pas moins été choisi par l'ordre des comtes catholiques de Westphalie comme maître des cérémonies au couronnement de l'empereur à Francfort, où son père était ambassadeur, et ce rôle important, réservé d'ordinaire à un homme mûr, avait encore augmenté son prestige. Riche, noble, jeune, beau, d'une grande distinction, de manières et d'une politesse raffinées, il avait tout ce qui peut séduire une femme et s'escrimait aussi bien de la langue que de l'épée. Aussi, peut-être la vertu de Lisbeth n'eût-elle pu résister à cet irrésistible sans un autre soupissant...

Oh ! pas brillant, celui-là ! Petit, jaune, bilieux, avec des cheveux plats, un accent italien excitant la raillerie, il n'avait pour lui que de forts beaux yeux et une main très blanche. Gueux comme Job, il avait été élève à Brienne en qualité de boursier, et son uniforme râpé, ses souliers usés, trahissaient sa profonde détresse.

Timide et gauche, il était classé dans les mauvais tireurs et son caractère taciturne n'indiquait pas un esprit plus fin que la lame. Avec cela, ni

aimable, plein d'amertume contre les favoris de la de la fortune et d'aigreur contre les *reliquets* coupables d'avoir un bon tailleur, un gousset bien garni, de savoir tourner un compliment et de plaire aux femmes.

Et c'était ce *vilain moineau*, comme l'appelaient parfois tous bas le père Justet, qui tenait en échec un gentilhomme accompli, coqueluche des belles Viennoises !

Le cœur des femmes est le temple de l'absurde... et de la bonté ! Mieux, qu'aux mérites éclatants, aux qualités solides, aux talents, au génie même, il se prend à la compassion. Tristesse, laideur, pauvreté faiblesse sont des titres auprès de certaines âmes, car :

C'est pour aider l'homme à souffrir — qu'on est femme ! et Lisbeth était femme, très femme.

Bien que diplomate en herbe, le comte Richard ne comprenait goutte à ces subtilités et enrageait des refus obstinés de la jolie Alsacienne, sans parvenir à en deviner le motif.

* * *

Un jour qu'il se montrait plus pressant que de coutume, la douce enfant lui répondit avec fermeté :

— Inutile, monseigneur, je suis une honnête fille, je ne saurais aimer que mon mari et je ne crois pas que vous songiez à m'épouser.

Evidemment, pour un membre de la chambre des Seigneurs, c'eût été quelque peu raide ! Pourtant le *Gotha* comptait plus d'un principule allemand coupable de pires mésalliances. Notre jeune étudiant était loin encore du ministre froid et compassé dont la main glacée devait étrangler un aigle, étouffer un aiglon... et, à vingt ans, le plus sage est capable de toutes les folies.

Richard était à cet âge heureux. Aussi après avoir dit d'abord : *Impossible !* le lendemain, il murmurait :

— Pourquoi pas ?

Le consentement paternel était fort problématique, M. l'ambassadeur ayant sans doute d'autres visées. Mais

Il est avec le ciel des accommodements

et l'on trouverait facilement un prêtre complaisant pour bénir une union cachée, suffisant à vaincre les scrupules de la vertu.

Tout féru de cette belle idée, notre amoureux se rendit à sa leçon d'escrime un peu plus tôt que d'ordinaire. Un élève ferrailait tant bien que mal avec le vieux maître qui ne lui ménageait ni les coups de bouton, ni les rudes boutades.

— Allons, lieutenant, un peu de souplesse !... fléchissez le coude !... effacez le torse !... De la vigueur et du jarret, où vous arriverez trop tard à la parade... Là ! qu'est-ce que je disais !... et encore j'ai mon rhumatisme... Ah ! bonjour, monsieur le comte, vous êtes en avance...

— En effet, monsieur Justet, mais ne vous inquiétez pas de moi, je causerai avec mademoiselle en attendant que vous ayez fini.

L'officier fronça le sourcil et jeta un coup d'œil peu tendre au nouveau venu...

— Faites mieux, dit le professeur avec bonhomie, remplacez-moi, la leçon y gagnera, car ma chienne d'épaule me fait un mal !...

— Mais...

— Il vous déplaît peut-être de tirer avec moi, monsieur, dit le jeune officier d'une voix sèche.

— Nullement, monsieur, à vos ordres, répondit gracieusement Richard, faisant contre mauvaise fortune bon cœur.

Peut-être notre militaire espérait-il avoir facilement l'avantage sur ce pékin. Mais il avait affaire à forte partie. Sous sa nonchalance un peu affectée, le comte cachait un poignet de fer et un jarret d'acier ; feintes, parades, ripostes ne semblaient qu'un jeu pour lui, son adversaire avait été boutoné cinq fois sans qu'il eût été touché une et il finit par lier si vigoureusement son fleuret qu'il alla se ficher dans un coin de la salle, aux bravos

enthousiastes du professeur, témoin passionné de cet assaut.

— Ma foi, monsieur, j'y renonce, dit l'officier avec dépit, je ne suis pas en train aujourd'hui.

— Pas plus qu'hier ou que demain. Croyez-moi, jeune homme, trop de mathématiques, pas assez de salle, c'est mauvais, très mauvais...

— Que voulez-vous, monsieur Justet, mon arme à moi, c'est le canon.

— Une arme brutale et pas chevaleresque, tandis que l'épée... Oh ! l'épée !... c'est de la noblesse au bout des doigts !

Le lieutenant avait enfilé son uniforme râpé ; il tira de sa poche une bourse assez plate.

— Vous savez que c'est ma dernière leçon, monsieur Justet ; je change de garnison et je vous remercie de vos bons conseils.

— Espérons que vous profiterez mieux ailleurs, mon jeune ami.

Ils se serrèrent la main, puis le lieutenant s'inclina très raide devant son vainqueur et s'éloigna sans tourner la tête.

— C'est une mazette, et ce sera toujours une mazette ! dit le maître d'armes en confiance ; d'ailleurs, il n'a pas le feu sacré. Allons, M. le comte, en garde ! vous m'avez tout ragailardi.

Mais Lisbeth avait disparu et, avec elle, la noble ardeur de notre escrimeur ; à son tour, il montrait une mollesse, une distraction qui lui valurent de sévères reproches ; enfin, prétextant une crampe subite, abrégé la séance et se retira, laissant maître Justet en tête à tête avec sa pipe.

Comme il traversait le petit jardin, guettant vainement une robe blanche, il entendit tout à coup un chuchotement derrière un plan de houblon formant un épais rideau de verdure et, s'étant approché, il reconnut sa dulcinée en conférence avec son adversaire de tout à l'heure.

Ce dernier s'exprimait avec véhémence, et son nom, prononcé sur un ton de colère indignée, prouva à notre curieux qu'il s'agissait d'une scène de jalousie.

Lisbeth, front baissé, se taisait ; enfin relevant ses yeux candides sur son accusateur ;

— Vraiment, dit-elle doucement, vous pouvez croire que je vous le préférerais, LUI à vous !

L'expression qu'elle mit dans ces deux mots n'avait rien de flatteur pour notre apprenti diplomate.

— Dame ! reprit l'officier ébranlé, il a tout et je n'ai rien.

Câlme, elle appuya sa tête blonde sur l'épaule du jeune homme et dit tendrement :

— C'est justement pour cela.

— Chère, chère Lisbeth !

Un baiser flotta dans l'air... et le comte s'éloigna, édifié et mortifié...

Qu'on lui eût préféré quelque beau gentilhomme, quelque fastueuse Altesse... il ne l'eût pas admis davantage, il en eût été moins humilié... Mais ce petit compagnon de mince apparence et cette chétive personne qui s'appelaient le lieutenant Bonaparte... était ce rival digne de Richard Metternich.

Il ne retourna plus chez le maître d'armes et quitta Strasbourg peu après, mais y repassant en 1806 comme ambassadeur près de l'empereur des Français, le père Justet lui vint rendre visite et lui dit :

— N'est-ce pas un singulier hasard qui m'a appelé à vous donner des leçons d'escrime en même temps qu'à Napoléon. J'espère bien que mes deux élèves n'auront pas l'idée de se battre... Entre nous, il n'était pas de force...

Et avec un sourire énigmatique, songeant à l'Europe conquise... et peut-être aussi à Lisbeth... le prince chancelier répondit :

— Il a bien pris sa revanche...

ARTHUR DOUBLIAC.